

Compte rendu

Ouvrage recensé :

J. Douglas PORTEUS : *Landscapes of the Mind : Worlds of Sense and Metaphor*, University of Toronto Press, Toronto, 1990, xv- 227 p.

par David Howes

Anthropologie et Sociétés, vol. 14, n° 2, 1990, p. 143-144.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015132ar>

DOI: 10.7202/015132ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org



J. Douglas PORTEUS : *Landscapes of the Mind : Worlds of Sense and Metaphor*, University of Toronto Press, Toronto, 1990, xv-227 p.

En 1982, deux cosmonautes soviétiques ont passé 211 jours dans l'espace. Lorsqu'on leur a demandé ce qui leur avait le plus manqué, ils ont répondu : « Le parfum des fleurs, les bruits de la ville, les odeurs de la ville. » On pourrait penser que le prix à payer pour la prodigieuse vision de la Terre dont ils ont joui à partir de l'espace est insignifiant, mais en fait, ils ont éprouvé une grande privation. Serait-ce que les êtres humains ne peuvent vivre seulement par la vue ? Si c'est le cas, ce fait n'a pas été adéquatement compris par ceux qui dessinent notre environnement ici sur Terre. Un survol de la littérature sur la planification de l'esthétique urbaine depuis les années 1950 révèle que

considerable lip-service is paid to the obvious notion that the urban environment is a multisensory experience [...] But this, inevitably, is followed by a discussion of purely visual aesthetics. The landscape-assessment literature is worse, for here the issue is almost always « visual quality » and practitioners continue to visualize framed landscapes in neo-picturesque terms (p. 22).

En effet, l'environnement urbain est structuré pour des spectateurs, non pour ceux qui y vivent.

Selon Porteus, un « géographe humaniste », le fait que notre culture accorde trop d'importance à la vision nous distancie et finalement nous aliène de ce qui nous entoure :

Life today increasingly cheats and short-changes our senses. A re-discovery of the non-visual senses, and in particular smell, which puts us in closer touch with environment and with others, could be a step forward [...] The non-visual senses encourage us to be involved, and being involved, we may come to care (p. 200).

Porteus fait suivre cette prescription du souci pour notre planète, nos villes et nos êtres par deux chapitres stimulants qui cherchent à élargir notre concept de « paysage » pour y inclure la perception des odeurs et des sons. Les « odeurages » (*smellscapes*) et « sonages » (*soundscape*) sont tous deux discontinus — c'est-à-dire fragmentaires dans l'espace et épisodiques dans le temps. En dresser la carte pose donc de plus grands problèmes que cartographier et analyser l'espace visuel. Nous manquons d'une matrice générale pour l'étude comparée de l'expérience sensorielle. Porteus nous aide à combler cette lacune en suggérant une variété de méthodes pour l'appréhension et la description de l'ambiance acoustique et olfactive d'un lieu, et en les illustrant de plusieurs études détaillées. Ces chapitres méritent d'être lus par tous les anthropologues qui veulent échapper au « visualisme » qui a dominé notre discipline jusqu'à récemment.

La seconde partie du livre s'intitule : « Landscapes of Metaphor ». Elle comprend les chapitres suivants : « Bodyscape », « Inscape », « Homescape », « Escape », « Childscape » et « Deathscape ». Le chapitre sur le « corpsage » (*bodyscape*) examine la métaphore de microcosme/macrocosome, ou de corps/monde, à partir d'une perspective plutôt unique car on y traite la métaphore comme un système interagissant, par lequel le paysage est appréhendé comme un corps et, de la même façon, le corps comme un paysage (p. 70). Un exemple de cette interaction serait la façon dont

the huge sculptures by Henri Moore and Barbara Hepworth mirror the stern Yorkshire landscapes that the artists knew as children. Along British coasts and in limestone country, one finds ovoid holes worn by nature as precisely in the living rock as in the openings of a Hepworth or a Moore (p. 71).

Ces sculptures peuvent être décrites comme « terre à nu » ou comme « paysages charnels » qui procurent un exemple limite de ce que Porteus appelle la correspondance paysage intérieur/paysage — en d'autres mots, la géographie d'un lieu absorbée par l'esprit (*inscape*) et reproduite dans une forme concrète.

Dans les derniers chapitres, Porteus analyse les œuvres de divers romanciers du XX^e siècle, en particulier Malcolm Lowry et Graham Greene, pour les aperçus qu'ils présentent des relations entre paysages intérieurs et extérieurs. Cet intérêt s'inspire de l'idée que : « Not all geography derives from the earth itself; some of it springs from our *idea* of the earth. The geography within the mind can at times be the effective geography to which men adjust » (Watson 1968, cité p. 8)¹. La discussion de ces chapitres s'élabore autour de deux des polarités les plus fondamentales de l'existence humaine : chez soi et au loin (*homescape/escape*), et la transition d'un environnement rural, que plusieurs Occidentaux associent avec l'enfance (*childscape*), au monde urbanisé de l'adulte (*deathscape*). Ces chapitres font un excellent diagnostic des causes du sentiment, généralisé dans la civilisation occidentale contemporaine, d'être « sans foyer ».

Pour conclure, permettez-moi de citer Porteus sur le « sentir intime » (*intimate-sensing*). Les anthropologues reconnaîtront immédiatement le rôle important qu'ils ont à jouer en fournissant le type de données que Porteus considère si essentielles à notre survie :

In discussing the increasing trend towards satellite-generated data produced by remote-sensing, I have [...] advocated a return, by both travellers and scientists, to a "ground-truthing" mode of exploration which I call "intimate sensing": Remote sensing is clean, cold, detached, easy. Intimate sensing, especially in the Third World, is complex, difficult, and often filthy. The world is found to be untidy rather than neat. But intimate sensing is rich, warm, involved [...] and the rewards involve dimensions other than the intellectual (p. 201).

Les bénéfiques tant sensuels qu'intellectuels obtenus en lisant le livre de Porteus procurent une solide confirmation de la valeur du « sentir intime ».

David Howes
Département de sociologie et d'anthropologie
Université Concordia

Jean-Marie GIBBAL : *Les génies du fleuve. Voyage sur le Niger*, Presses de la Renaissance, Paris, 1988, 259 p., annexe, bibl., carte.

Jean-Marie Gibbal nous offre un livre fascinant et déroutant à la fois, qui se déploie à plusieurs niveaux. Le premier se veut nettement à l'opposé de la démarche classique des anthropologues pour recueillir, analyser et présenter leurs données. L'ouvrage se présente

1. J.W. Watson, « The Role of Illusion in Northamerican Geography », *Canadian Geographer*, 1968, 13 : 10-27.